

Le convoi

LUKAS HARTMANN

1. [La colonne de prisonniers civils russes, escortée par un détachement de l'armée suisse, a quitté Berne et s'est arrêtée à l'improviste dans un village pour prendre une collation.]

Au bout d'un bon quart d'heure, alors que ni le patron ni sa serveuse ne semblaient encore décidés à s'occuper d'eux, mais s'affairaient à déposer sur les tables des Suisses des verres, des bouteilles, voire les premières assiettes de pain et de fromage, la protestation des Russes enfla. C'est que ses compatriotes et lui avaient faim et soif eux aussi, tonna Zalkind à la ronde, en français. Et qui aurait des doutes quant à leurs moyens, il le pria de bien y regarder. Il lança sur la table une grosse poignée de pièces, des roubles en or visiblement, qui s'entrechoquèrent, roulèrent, étincelantes, vers d'autres mains et lui furent aussitôt retournées.

«Propriété du peuple!» s'exclama l'un d'eux en allemand.

Ils éclatèrent d'un rire furieux.

«Hé toi!» aboya Schklowsky à l'adresse de l'aubergiste, lorsque celui-ci passa à sa portée, «il nous faut du schnaps, compris? du schnaps!

– Il veut juste dire que sans ça, nous allons mourir de froid dans nos voitures non chauffées», ajouta Berzine avec un sourire d'excuse, adressé aussi bien au patron qu'au lieutenant de Weck qui ne quittait pas les Russes des yeux.

Feignant de n'avoir rien entendu, le tenancier sortit. Lorsqu'il revint chargé de bouteilles, il ne servit comme avant que les Suisses. La sommelière, embarrassée, faisait de même, non sans jeter de temps à autre un regard inquiet aux Russes.

Préoccupé par la tension grandissante, de Weck attrapa le patron par la manche et l'attira à lui: «Vous êtes tenu de servir tous vos clients. Alors faites-le, nous sommes pressés.»

L'homme croisa les mains sur son tablier; son visage prit un air à la fois sournois et vindicatif. «Ces étrangers sont russes, n'est-ce pas, ce sont les Bolcheviks dont on a entendu parler. Ceux-là, je ne les sers pas, c'est mon bon droit», fit-il en soufflant bruyamment entre les phrases.

Monsieur Jacob intervint apaisant: «Oui, ce sont les Bolcheviks et nous les amenons à la frontière pour en finir avec eux. Mais le droit international nous oblige à les traiter correctement, vous allez donc les servir illico presto.»

L'aubergiste se cabra: «Ce sont des agitateurs, c'est eux qui nous valent la grève générale. Et s'il y a une guerre civile, ce sera de leur faute et celle de leur socialo en chef, ce Grimm que je pourrais étrangler de mes deux mains s'il était devant moi.

– Allez, ordonna de Weck, ne faites pas d'ennuis.»

Un petit triomphe rusé passa sur le visage du gargotier lui donnant un air de vieux renard: «Non, lieutenant. Vous savez ce que je fais? Je fais grève. Puisque partout on s'est mis en grève, eh bien, moi aussi, je m'y mets.»

Les soldats de la table voisine éclatèrent de rire; la sommelière, à-demi cachée derrière le dos massif de l'aubergiste, se joignit à eux et l'on entendit nettement son gloussement apeuré jusqu'à ce que le chien aboie dans le corridor.

Mi-ironique, mi-indigné, Zalkind grimpa sur une chaise comme pour haranguer une assemblée. La chaise vacilla et Hélène la retint des deux mains.

«Camarades! clama-t-il en dressant son bouc avec autorité. Vous voulez du pain?

– Oui, répondirent en chœur les Russes, entrant dans le jeu.

– Vous voulez de la saucisse? Oui?

– Oui», répéta le chœur. Dans un staccato frénétique, la Balabanoff lança en écho un slogan en russe qui fut applaudi par tout le groupe; même la Maria battit des mains et Samuel crut voir Hélène lancer un regard admiratif à Zalkind.

La situation menaçait de devenir incontrôlable. Deux tablés de soldats suisses avaient bondi et, sans attendre l'ordre de de Weck, saisi les armes qu'ils avaient appuyées contre la paroi. Samuel cependant resta assis, pressant ses chaussures si fort sur le sol qu'il en eut des crampes dans les mollets.

«Halte-là!» ordonna de Weck, tandis que Jacob agitait les mains d'un geste conciliant. Ce fut soudain le silence. Une main sur son pistolet, il toisa de la tête aux pieds l'aubergiste qui n'avait pas bougé, déglutit et dit d'une voix basse et tranchante, audible seulement des personnes les plus proches: «Je vous fais passer par les armes si vous n'obéissez pas immédiatement.»

Malgré le faible éclairage, Samuel vit le tenancier pâlir et se mettre à ciller; celui-ci hésita, se mordit la lèvre inférieure. Au bout de quelques secondes, ses épaules s'affaissèrent; l'homme entier sembla se ratatiner; il pivota pesamment puis regagna la cuisine en traînant les pieds, derrière la sommelière honteuse à qui il avait passé quelques instructions à mi-voix.

2. [Parmi les prisonniers russes, Hélène a profité de l'inattention générale pour s'échapper. Elle est prise en filature par le fusilier Samuel.]

L'orée de la forêt, qu'il [Samuel] ne pensait même pas si proche, est soudain à un jet de pierre. Il écoute encore, entend un bruissement, un croassement, puis aperçoit Hélène à découvert, une silhouette en contre-jour. Il se faufile vers elle, s'arrête à une quinzaine de mètres et se retrouve derrière le tronc ventru d'un hêtre, à la lisière entre forêt et champ; elle est accroupie, le manteau déboutonné, la jupe retroussée. Il ne détourne pas les yeux. Elle regarde au loin; le manteau étalé ne laisse apparaître que ses genoux revêtus de bas, comme détachés du reste du corps. En suivant le regard d'Hélène, il voit des prés pelés, tantôt nappés de brouillard, tantôt dégagés, dont la couleur hésite entre un vert pâle et un vert intense presque printanier, il voit des maisons dont les cheminées fument, des cohortes de collines brumeuses, l'Allemagne peut-être déjà.

Au bout d'un certain temps, Hélène laisse retomber sa jupe, se relève tranquillement et l'ombre qu'elle projette sur l'herbe a l'air de s'étirer à l'infini. Les doigts occupés à reboutonner patiemment son manteau de haut en bas, elle tourne la tête vers le hêtre de Samuel et dit d'un ton neutre, comme dans un échange de civilités: «Vous êtes là, je le sais. Vous pouvez vous montrer.»

Samuel croit d'abord mourir de honte. Il retient sa respiration, se presse si fort au tronc qu'il en sent l'écorce à travers les couches de vêtements. Mais Hélène rit tout bas; la tête en feu, il sort alors de derrière l'arbre et bafouille une excuse.

Elle repousse derrière l'oreille une mèche rebelle échappée de son bonnet de fourrure. «En fait je vous ai vu, dit-elle, plutôt j'ai reconnu dans le profil de l'ombre votre drôle de chapeau de soldat, qui faisait un renflement avec sa visière, c'est ainsi qu'on dit n'est-ce pas? J'ai tout de suite pensé que c'était vous.» Elle protège ses yeux d'une main, le dévisage avec insistance et un peu d'amusement. «Etes-vous un voyeur?

– Je voulais être seul avec vous, dit Samuel d'une petite voix implorante qui le fait rougir encore plus.

– Pourquoi?

– Pour parler avec vous.

– A quel sujet?»

Il se tait; dans son uniforme humide, il se sent balourd comme un crapaud.

Elle fait quelques pas dans sa direction; son visage s'éclaircit dans l'aube. «Bavarder? Il fait quand même un peu froid», dit-elle.

D'un geste emprunté, il désigne le soleil derrière les collines. «Ça se réchauffe de minute en minute. Le temps a tourné pendant la nuit.

– Ah bon?» Elle lève les sourcils avec un clignement qui atténue l'ironie.

– Il n'a dû geler que dans les zones plus élevées, poursuit-il précipitamment.

– Vraiment?» Elle se frotte les mains et souffle dedans; son haleine se sature de lumière une fraction de seconde. «Ainsi donc, vous vouliez absolument échanger avec moi des considérations sur le temps qu'il fait. Mais nous devons y retourner, sinon vous allez être puni.

– Ça m'est égal», dit Samuel malgré l'inquiétude qui lui noue la gorge et l'empêche de parler. «Vous avez dit que je ne sais rien de vous. Comment puis-je faire votre connaissance si vous ne dites pas ce qui compte pour vous?»

Elle reste interdite et rit, sceptique; il évite son regard, puis y revient. Elle a l'air de réfléchir, joue avec le col de son manteau. «J'ai déjà dit deux ou trois choses de ma famille, vous pas.

– J'ai une sœur, dit-il, elle s'appelle Julia.

– Mon frère s'appelait Pierre. Nos parents nous ont donné des noms français; c'était encore à la mode à l'époque. En russe, je m'appelle Elena.

Ils se regardent en souriant, sans prêter attention aux croassements des corneilles qui se posent sur le pré.

«Etes-vous contente de retourner là-bas? demande Samuel.

– Moi? Qu'est-ce qui vous fait croire ça?» Elle relève son col de fourrure et y blottit son visage en frissonnant. «Je vais vous dire la vérité: j'ai peur de rentrer, je tremble quand j'y pense. Chez nous, c'est la guerre. Les Blancs ont pillé la maison d'Angelica, ils vont finir par nous écraser, je le sais. Presque chaque nuit, mes cauchemars reviennent, je revois mon frère, mort. Mais oui, je suis craintive et peu sûre de moi; mes convictions ne sont pas du tout aussi fortes qu'elles en ont l'air, je ne fais que jouer un rôle, quand il le faut. J'aimerais tellement être crâne et confiante, comme Angelica ou Rosa. Mais je m'empêtré tout le temps dans mes hésitations, j'ai le sentiment de n'être devenue communiste que sur un coup de tête, parce que ça faisait chic à l'époque et que je voulais à tout prix croire en quelque chose de nouveau, vous comprenez? Et maintenant j'ai peur de mourir. Il y a des heures où j'ai peur de tout, même de moi-même.»

Devant ce désespoir complètement inattendu, Samuel ne trouve pas de mots apaisants, rien qu'une question folle: «Et si vous restiez ici?

Extraits de «Der Konvoi» (Nagel & Kimche, 1997), choisis et traduits de l'allemand par Irène Krafft Caputa.

biblio

Ein Bild von Lydia

Diogenes, 2018.

Die Mohrin

Nagel & Kimche 1995.

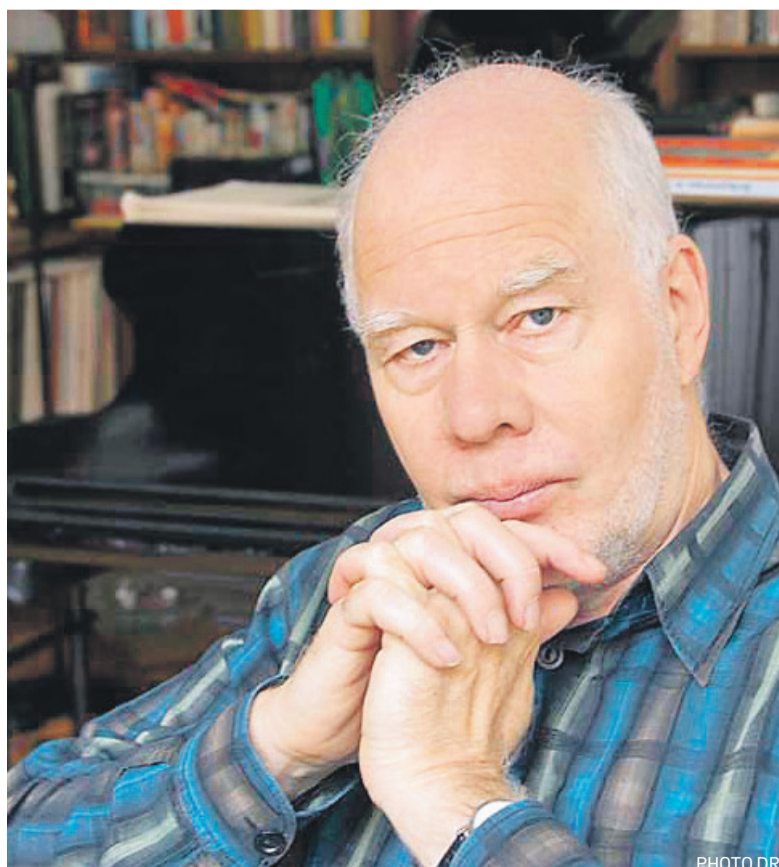
Finsteres Glück

Diogenes 2010. Adaptation cinématographique 2016.

Die Seuche

Zürich, Nagel & Kimche, 1992.

L'Epidémie, tr. par Raymond Lauener, Ed. de L'Aire, 1994.



bio

L'AUTEUR Né en 1944, Lukas Hartmann vit près de Berne. Il est auteur de romans pour adultes et pour enfants, d'essais, de pièces et d'adaptations pour le théâtre, le cinéma et la télévision (biblio sélective ci-contre). Son œuvre témoigne d'un goût prononcé pour des personnages ou des épisodes marquants de l'histoire suisse. Cent ans après la grève générale, nous publions deux extraits de son roman *Der Konvoi*: le 12 novembre 1918, un convoi militaire doit acheminer jusqu'à la frontière allemande les membres de la Mission soviétique à Berne, pour les expulser de Suisse. Ceux-ci sont accusés de soutenir activement les fauteurs de la Grève Générale qui débute le jour-même. La troupe traverse un pays en proie au désordre, décimé par la grippe espagnole, à l'écart des centres urbains en prise à des émeutes. Au fil des péripéties, le soldat Samuel tisse avec Hélène, jeune secrétaire et traductrice russe dont il a la garde, une relation mouvante, faite d'attraction et d'incompréhension, qui lui fait revisiter ses certitudes d'instituteur et de bon catholique. IKC

LA TRADUCTRICE Née à Winterthur de mère allemande et de père polonais, Irène Krafft Caputa a grandi en Suisse Romande et obtenu un certificat de maturité latin-anglais à Lausanne, où elle est aujourd'hui active en tant qu'écrivain public dans un espace d'accueil multiculturel pour migrants. Elle a bénéficié du mentorat de Camille Luscher pour la traduction de ces deux extraits du *Konvoi* de Lukas Hartmann, et évoque son travail sur www.lecourrier.ch/auteursCH CO

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse.

Voir www.lecourrier.ch/articles/inedit

Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève. Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Cœrtli, de l'Association [ch]litterature. ch] et de la Fondation Pittard de l'Andelyn.